

NABUCHODONOSOR

OU

ORGUEIL ET HUMILIATION D'UN AMBITIEUX,

Drame satyrico-lyrique en quatre actes ,

PAR

BESSE DES LARZES.



LYON.

IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER,
Quai Saint-Antoine, 36.

—
1854.

NABUCHODONOSOR

OU

ORGUEIL ET HUMILIATION D'UN AMBITIEUX,

Drame satyrico-lyrique en quatre actes ,

PAR

BESSE DES LARZES.



LYON.

IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER,
Quai Saint-Antoine, 56.

—
1854.

PERSONNAGES :

NABUCHODONOSOR, roi de Babylone.

DANIEL, prophète juif.

ALCIMOR, grand du royaume.

COLINOR, courtisan.

LUCIFER, chef des démons.

ALAZON, démon de l'orgueil.

ORDOROXIA, démon de l'ambition et de la cupidité.

ASCARTION, démon de l'erreur et de l'hypocrisie.

Troupe de courtisanes du roi.

Troupe de juifs et de juives.

Troupe de Babyloniens.

Gardes.

Nous avons eu d'abord quelque velléité de préparer cette pièce pour le théâtre ; mais nous n'avons pas tardé d'y renoncer pour bien des raisons, et d'abord parce qu'ayant peu vécu dans les grandes villes , nous n'avons pas encore le

goût ni la science de la scène du jour. Ce serait donc téméraire à nous de porter là nos vues.

D'ailleurs, la nature de notre objet et de notre plan, pour ne rien dire de celle de nos ressources, ne nous permettait pas ces combinaisons savantes, ces intrigues forcées, ces effets imprévus, ces positions violentes et ces coups de théâtre si brusques, nécessaires aujourd'hui pour intéresser l'âme des spectateurs, généralement peu sensible à la simplicité de la scène antique.

D'un autre côté, l'intrigue amoureuse, dont le siècle galant de Louis XIV a fait le ressort indispensable du théâtre, est devenue, dès lors, la condition essentielle de tout succès sur la scène. Or, l'amour n'avait que faire dans notre sujet dont l'intérêt est tout entier, comme on le verra, dans les allusions à la guerre actuelle et

les rapprochements du Nabuchodonosor antique avec le moderne Nabuchodonosor.

Il est vrai que ces rapprochements ne sont pas nouveaux. Chacun les a faits, dans sa pensée, aussi bien ou mieux que nous. Aussi, n'avons-nous pas cherché le nouveau, mais le vrai. Or, cette persécution du roi de Babylone contre les Juifs, cet asservissement profond dans lequel il parquait les Assyriens, cette foule de prêtres menteurs dont il se servait pour nourrir et propager l'ignorance et la superstition; cette statue qui probablement le représentait, élevée au milieu d'une place avec ordre de l'adorer, ces jeunes Israélites exposés aux plus affreux supplices pour avoir refusé de se soumettre à cet ordre despotique; ce projet de conquérir le monde entier, arrêté d'abord par de grands revers et ensuite anéanti par une humiliation si grande pour un orgueil si démesuré; en un

mot, toute l'histoire de cet ancien roi d'Assyrie, nous révèle en lui des analogies frappantes avec l'orgueil, l'ambition, l'hypocrisie, l'esprit persécuteur, l'astuce et tous les autres traits du despote du Nord, si l'on en excepte toutefois le génie dont le Nabuchodonosor antique a, par contre, donné des preuves et laissé des monuments.

Montrer quelques-unes de ces analogies sous une forme légèrement dramatique, exprimer un peu de cette indignation et de ce mépris qu'inspire à l'univers le grand Tartuffe moscovite, consacrer quelques chants à cette armée de braves qui renouvellent en Orient l'antique gloire de la France, en défendant la civilisation contre la barbarie, la vérité contre l'hypocrisie, le droit contre l'iniquité, la liberté contre la tyrannie : tel est l'unique objet de cette pièce qui, par conséquent, est moins un véritable drame qu'une

satire en action affectant parfois le genre lyrique.

Cette actualité d'un sujet auquel nous n'avons songé qu'après les succès des escadres alliées, et qu'une heureuse paix, fruit de la victoire, peut ramener bientôt à l'état de chose vieillie, nous a obligé de faire ce travail en courant pour ne pas arriver le lendemain.

Nous osons donc prier nos lecteurs de juger cette boutade, appelée à ne voir qu'un instant le jour, avec moins de sévérité qu'une œuvre sérieuse, faite de longue main, remise vingt fois sur le métier et visant à la postérité.

Nous sentons encore ici le besoin de nous excuser d'avoir fait des vers ; car le nom de poète, objet autrefois des plus ardentes ambitions, est devenu aujourd'hui un sujet de mépris et de railleries plus ou moins justes. Le chant des passions auxquelles la poésie s'est trop

souvent prostituée, l'affaiblissement et l'absence du sentiment religieux d'où elle naquit d'abord, où elle puisa chez tous les peuples et dans tous les temps ses plus hautes inspirations, et enfin les rêveries nuageuses des romantiques si peu en harmonie avec le *positivisme* en tout genre de notre époque, tout cela n'a pas peu contribué à la décadence et au discrédit si profond où la poésie est tombée de nos jours.

Aussi, lorsque dernièrement nous nous sommes pris à publier quelques vers, des philosophes, dont l'autorité avait encouragé notre humble début philosophique (1), nous ont blâmé sévèrement d'avoir laissé la philosophie pour la poésie.

Il est vrai que jusqu'ici nous n'avons fait des

(1) *La science et la foi ou fondement nouveau de la philosophie.*

vers que comme la plupart des jeunes gens qui aiment les lettres , c'est-à-dire par manière d'amusement. Nous essaierons toutefois de nous en justifier, en rappelant que la poésie n'est que la manifestation du beau, sous le triple rapport de l'énergie dans la pensée , de l'élévation dans le sentiment , du nombre et de l'harmonie dans l'expression.

Or , le beau n'est tel que par les rapports du fini avec l'infini.

Cela posé, et le sensualisme étant aujourd'hui complètement banni de la science , et le rationalisme largement démontré , il est désormais incontestable qu'il n'y a de véritable philosophie que celle qui allume son flambeau et prend son point de départ dans la théorie de l'infini , d'où tout découle dans les sciences et les arts comme dans l'ordre de l'univers. Par conséquent, il n'y a de vraie poésie que celle qui s'inspire aux

VIII

sources de la plus haute philosophie. C'est donc seulement dans les aspirations du sens moral et religieux, que l'une et l'autre pourront se dégager de la boue où elles se sont trainées trop longtemps et reprendre leur noble essor.

« Restez dans l'absolu , a dit Buffon , c'est la source du grand et du sublime. »

Voilà pourquoi il y a plus de poésie en quelques pages de David, de Moïse et des Prophètes, ou de saint Augustin et Bossuet, ou de Descartes, Newton et Leibnitz, voire même de Platon, que dans tous les volumes des versificateurs sensualistes.

Aussi , sommes-nous convaincu que le retour des peuples à la foi , seul lien des sociétés , seule planche de salut dans la tempête , ne tardera pas à réhabiliter aussi la poésie qui ne peut se relever qu'à la condition de se retremper à sa véritable source, c'est-à-dire au ciel d'où elle

est descendue. Mais, après la foi qui nous mène directement à Dieu , rien n'est capable de produire le véritable enthousiasme comme les grandeurs de la philosophie , qui , elle aussi , plane dans l'infini par la raison qui le reflète.

De cet enthousiasme , en présence du grand et du beau , naît la poésie.

Il est donc évident que la philosophie et la poésie , loin d'être opposées l'une à l'autre, ont entre elles des liens intimes de descendance et de filiation. Elles puisent aux mêmes sources et ne diffèrent que par leurs procédés. L'une procède par l'intuition , l'observation et le raisonnement , pour arriver au vrai ou pour le démontrer. L'autre, partant de la vérité connue, aimée, admirée , met les charmes de l'imagination et le feu du sentiment au service de la pensée qui , sous leur action féconde , revêt une forme sensible , palpable , prend une âme , des traits

X

et des couleurs qui l'embellissent et la vivifient
comme le sang répandu dans les veines anime,
soutient les corps et leur donne, avec le colo-
ris , le mouvement de la vie et la fraîcheur de la
carnation.

Près de Lyon, le 28 juin 1854.

NABUCHODONOSOR.

NABUCHODONOSOR.

Pour le Prologue , la scène est dans les enfers ; pour la pièce , dans le palais de Nabuchodonosor. On voit, dans le fond, un petit autel circulaire surmonté d'une petite statue et un grand autel surmonté de quatre statues. Ces statues représentent les déesses et les dieux favoris du roi. Ces dieux sont :

LUCIFER, démon de l'impiété, sous le nom de BEL.

ALAZON , démon de l'orgueil.

Les déesses sont :

ASCARTION, démon de l'erreur et de l'hypocrisie.

ORDOROXIA, démon de l'ambition et de la cupidité.

PROLOGUE.

LUCIFER ET ALAZON (*sous des formes d'hommes hideux*).

ASCARTION ET ORDOROXIA (*sous des formes de femmes séduisantes*).

Pendant qu'un démon parle , les autres , excepté Lucifer , font des danses , des grimaces et des gestes bouffons et sataniques.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIFER.

Ministres de ma cour , princes de mes états.

De l'abîme après moi les premiers potentats.

Avec moi conjurés pour révolter la terre
 Contre le Dieu puissant qui lance le tonnerre,
 Éternels ennemis des œuvres de ses mains,
 Nabuchodonosor fut commis à vos soins ;
 Je vous l'ai confié pour préparer son âme
 A propager l'erreur par le fer et la flamme,
 A servir contre Dieu ma haine et mon courroux ;
 Car ton cœur, ô tyran ! fut façonné pour nous.
 Par l'orgueil, le mensonge et la soif de puissance.
 Nul mortel avec moi n'eut plus de ressemblance ;
 Pour combattre par lui l'infâme vérité
 Et faire triompher l'œuvre d'iniquité,
 Dites ! qu'avez-vous fait ? Cette terre féconde
 Où j'ai planté l'erreur pour fasciner le monde.
 A-t-elle bien germé ? promet-elle ses fruits ?
 Les blés jaunissent-ils ? Quels seront nos produits ?
 A côté de ces dieux que la folie adore,
 Dieux de pierre et de bois et qu'un vain peuple implore.
 Où nous parlons parfois pour tromper les humains,
 Et leur faire adorer les œuvres de leurs mains ;
 Où, rendant comme dieux de perfides oracles,
 Du Maître souverain nous singeons les miracles ;
 Où la terre des cieux croit entendre la voix,
 Parlez l'un après l'autre et dites vos exploits.
 Mais, par ordre de rang vous avez la parole ;
 Or, alors qu'à chacun j'ai confié son rôle,
 Alazon fut placé le premier après moi :
 Ainsi, démon d'orgueil, la parole est à toi.

ALAZON.

Comme la cire prend la forme qu'on lui donne
Nabuchodonosor à mon gré se façonne ;
Son orgueil est bientôt à la hauteur du tien,
Les rois les plus puissants à ses yeux ne sont rien ;
Son âme avec transport nuit et jour se contemple,
Il s'adore en son cœur et s'y bâtit un temple ,
Dont lui-même, à la fois, et le prêtre et le Dieu,
Pour brûler son encens alimente son feu.
Et j'ai dit : « Tu seras ma plus belle conquête ;
Sur le monde par toi je couve la tempête.
Cependant, au travers de mon prisme enchanteur,
Ses vices sont vertus ; ses bassesses, grandeur ;
Ses grossières erreurs , une vaste science ;
Il croit voir l'univers courbé sous sa puissance ,
Adorer en tremblant son front victorieux ;
Quand il touche à l'abîme il croit monter au ciel :
Ce sont là de mes faits , dans mon prisme magique
Le roitelet se croit un aigle magnifique ;
Le lièvre est un lion ; le nain se croit géant ;
La nuit est un beau jour ; l'insecte, un éléphant :
Le chétif arbrisseau brave le chêne immense :
D'après ce peu de mots jugez de ma puissance.

Nabuchodonosor séduit par mes appas
A nos plus beaux exploits marche donc sur mes pas :

Autant le ciel s'élève au-dessus de la terre ;
 Au-dessus des humains le maître du tonnerre ,
 Autant mon vil esclave est plus grand à ses yeux
 Que tous les plus grands rois que produiront les cieux.
 Je puis donc à bon droit admirer mon ouvrage ;
 Toi-même , Lucifer , ferais-tu davantage ?

LUCIFER.

Maître en orgueil, c'est bien ! je suis content de toi...
 D'ailleurs , en t'élisant le premier après moi ,
 J'ai vu ce que pourraient ton prisme et ta science ;
 C'est bien ! tu n'as jamais trompé mon espérance.
 Jusqu'ici tout mortel gagné par tes attraits
 De mes sombres filets ne s'échappa jamais.
 O rage ! c'est par là que du séjour suprême ,
 Plus vite que l'éclair je suis tombé moi-même :
 Orgueil ! tu nous perdis par tes séductions ;
 A mon tour ! par l'orgueil perdons les nations.

Le roi de Babylone est donc notre victoire ,
 Sa force m'appartient et sa gloire est ma gloire ;
 Son sceptre , l'instrument de mon iniquité :
 Armons-nous donc pour lui contre la vérité.
 Il faut que par ses mains le vrai culte s'efface ,
 Les Juifs l'ont conservé , qu'il détruise leur race ,
 Et que , sur les débris de leur culte odieux ,

Dans la Judée entière on exalte ses dieux ;
 Que sur le monde enfin le roi de Babylone
 Règne et porte pour nous une double couronne :
 La tiare du prêtre et le bandeau du roi ,
 C'est ainsi que par lui nous corrompons la foi.

Mais, pour mieux assurer ce triomphe suprême ,
 Qu'il attaque le ciel au nom du ciel lui-même ,
 Des intérêts de Dieu couvrant l'ambition ,
 Qu'il n'agisse qu'au nom de la religion :
 De Satan déchaîné contre la foi biblique
 C'est là, vous le savez, la meilleure tactique.
 Toi dont l'hypocrisie engendre l'action ,
 Parle donc , qu'as-tu fait ? puissante Ascartion.

ASCARTION.

Tu le sais , Lucifer , dès le berceau du monde ,
 Partout où triompha la vérité féconde
 Qui fait notre tourment et notre désespoir ,
 Les princes sur la foi n'eurent aucun pouvoir.
 Le culte du vrai Dieu relève de Dieu même :
 Le prêtre tient de lui sa mission suprême
 Pour dicter en son nom aux nations , aux rois
 Du maître souverain les immuables lois.
 A ces lois à l'envi peuples , rois obéissent ,
 Et ceux-ci sont maudits quand au culte ils s'immiscent :

Témoin Saül osant immoler à l'autel ,
 Malgré l'ordre absolu du prêtre Samuel ;
 Car le ciel irrité, pour punir son audace ,
 Enleva pour toujours le pouvoir à sa race.

C'est pour contrecarrer cette odieuse loi
 Que je sou mets ici le sacerdoce au roi.
 Mon œuvre réussit : le roi de Babylone
 Commande dans le temple ainsi que sur le trône.
 Ainsi le ciel soumis aux volontés d'État
 Est un ressort immense aux mains du Potentat.
 Ce ressort tout-puissant, guidé par ma sagesse ,
 Nabuchodonosor le meut avec adresse ;
 Son peuple, en entendant ses ordres souverains,
 Croit recevoir par lui les préceptes divins.

Lorsque dans son orgueil il commence une guerre ,
 Il dit que dans ses mains Dieu remet son tonnerre
 Pour foudroyer l'impie et châtier les rois ,
 Et soumettre le monde à ses augustes lois ;
 Et ses prêtres vendus font croire à l'ignorance
 Qu'à son pontife-roi Dieu commet sa vengeance :
 « Il combat, disent-ils, pour la religion ;
 « Il vous arme pour Dieu contre l'ambition.
 « Ses ordres sont sacrés ; ils viennent du ciel même ,
 « Du ciel qui, par ses mains, tient le pouvoir suprême .

« Du ciel qui, bénissant son zèle pour la foi ,
 « Par ses armes partout veut étendre sa loi ,
 « Tirer les nations de leur erreur profonde ,
 « Par la foi de vos dieux renouveler le monde :
 « Le ciel en est garant , le triomphe est pour vous ;
 « Si pour nous Dieu combat , qui sera contre nous (1)

« Ce qu'entreprend le roi c'est le ciel qui l'impose :
 « Trop heureux qui mourra pour cette sainte cause :
 « Mourir ainsi c'est vivre et ce n'est pas mourir ;
 « Bientôt Dieu, l'inondant d'un torrent de plaisir ,
 « Le ressuscitera vainqueur dans sa patrie,
 « Pour y vivre cent fois d'une plus belle vie » (2).

Trompés par ces discours, ses aveugles sujets
 Adorent en tremblant ses iniques projets ,
 Et les prêtres par moi , vils esclaves du trône,
 Servent l'ambition du roi de Babylone.

ORDOROXIA.

Oses-tu te vanter de travailler pour moi ?
 Sache bien que je suis plus puissante que toi ,

(1) Paroles du moderne Nabuchodonosor dans sa proclamation de la guerre sainte, vrai chef-d'œuvre d'hypocrisie.

(2) C'est littéralement ce qu'enseignent les popes aux serfs ignorants de Russie.

Et que , lorsque je veux propager les alarmes ,
 Ravager les cités par le feu , par les armes ,
 Et répandre en tous lieux la discorde et l'horreur ,
 Je puis bien me passer du démon de l'erreur .
 Ne te vante donc pas d'avoir fait mon ouvrage ,
 Démon d'hypocrisie , ou redoute ma rage .

LUCIFER.

Silence ! et n'allez pas, dans ces grands intérêts,
 Par des rivalités traverser vos projets.
 Sachez , quand il s'agit d'une commune gloire ,
 Marcher en vous aidant de victoire en victoire ,
 Tourmenter de concert l'infâme humanité ,
 Au nom de la justice étouffer l'équité .
 Ton œuvre marche bien , ta trame est bien ourdie ,
 Je suis content de toi , démon d'hypocrisie .

A Ordoroxia et Ascartion.

Ça ! pour gage entre vous de paix et de concert ,
 Dansons à nos succès la danse de l'enfer .

SCÈNE II.

*Les mêmes et d'autres démons qui s'y joignent pour le
 Ballet infernal accompagné de cris de rage et de gestes
 saugrenus et sataniques.*

SCÈNE III.

LUCIFER, ALAZON, ORDOROXIA ET ASCARTION.

LUCIFER.

Tu viendras , tu viendras dans mon abîme immense ,
 O roi de Babylone ! apprendre notre danse ,
Mais à toi de parler , reine d'ambition :
 Comment as-tu rempli ta noble fonction ?

ORDOROXIA.

Ecoute et tu verras ce que peut ma science ,
 Pour servir contre Dieu ta rage et ta vengeance .
 Dès que tu m'eus chargé de mon département ,
 J'ai sondé mon terrain d'abord profondément .
 Resplendissant encor de l'auguste lumière
 Que le ciel alluma dans des corps de poussière ,
 Ce terrain , tu le sais , c'est l'âme des humains ,
 Qu'à son gré l'Infini façonna de ses mains .
 Aussi chaque mortel , de cette source sainte ,
 Dans ses passions même a conservé l'empreinte .

Comme de l'Océan le lit illimité
 De ce qui le combla disait l'immensité

Avant même en ses flancs qu'il enserrât son onde ,
 Ainsi le cœur humain plus vaste que le monde
 Lui dit trop que Dieu seul doit le remplir un jour.

Et ma haine redouble en voyant cet amour
 Que le ciel pour lui seul mit dans sa créature ,
 Par qui l'homme franchit sa terrestre nature ,
 Par qui ces vils humains sont comme autant de dieux
 Appelés à planer sur nous au haut des cieux.

Vous savez tous combien s'allume notre rage ,
 Quand nous voyons à nu cette odieuse image
 Du Dieu qui nous comblait nous aussi de bienfaits
 Dont nous sommes , hélas ! repoussés à jamais.
 Je m'en venge sur l'homme : O Dieu ! trop juste Maître !
 Je sais à ton amour disputer tout son être :
 En dépit de tes dons je sais forcer son cœur
 D'aimer la créature et non le Créateur ;
 L'entraînant loin de toi , je l'enflamme pour elle
 D'un incessant amour , d'une soif éternelle.
 Et , pour alimenter cette soif, ces ardeurs ,
 Je mets devant ses yeux la gloire , les honneurs ,
 L'éclat des dignités , la splendeur des couronnes ,
 L'encens des nations environnant les trônes ;
 Avec des monceaux d'or , un essaim de plaisirs :
 Ces biens comme un foyer allument ses désirs ;

Il les cherche affamé comme un met délectable :
 Ils ne font qu'irriter sa faim insatiable.
 Ainsi l'avare au sein d'un immense trésor
 Est rongé de besoins sur des montagnes d'or.

Mais mon soin spécial est toujours pour les âmes
 Où de l'ambition je puis couvrir les flammes.
 Pour servir en ce point mon glorieux projet ,
 Le roi de Babylone est un heureux sujet ;
 A mon impulsion il se livre docile ,
 Jamais je n'ai trouvé mon œuvre plus facile.
 « Ton grand cœur fut formé pour guider l'univers ;
 « Lui dis-je , et pour courber le monde sous tes fers.
 « Marche et pour t'assurer de faciles conquêtes ,
 « Nourris par tes agents, la haine et les tempêtes :
 « Envoyés en secret parmi les nations ,
 « Qu'ils jettent l'or du crime aux noires factions.
 « Qu'importent les moyens pourvu que la victoire
 « Couronne tes efforts et te couvre de gloire. »
 Je dis , et de l'enfer cet heureux nourrisson
 Pratique avec succès ma savante leçon :
 Par là depuis longtemps il accroît sa puissance :
 Le succès n'a jamais trompé mon espérance.

Parfois pour redoubler son orgueilleuse ardeur ,
 Par des affronts amers j'aiguillonne son cœur ;

Par de là tous les vœux d'esclaves qui l'implorent ,
 Lui montrant les mépris des peuples qui l'abhorrent ,
 Je lui dis : « Arme-toi ! tremblants , humiliés ,
 « Qu'ils subissent ton joug et tombent à tes pieds .
 « Oser te mépriser !.. Que le feu , que les armes
 « Leur prouvent ta puissance au milieu des alarmes ;
 « Fais sentir ton courroux à tous tes ennemis ,
 « Et règne désormais sur le monde soumis .
 « Que la terre à tes pieds se taise anéantie. »
 Sa colère à ses mots comme un vaste incendie
 S'allume : il dit : « Vengeance ! » et croit que devant lui
 Le monde épouvanté comme un éclair a fui .

Content de ce succès j'ai parcouru la terre
 Pour souffler en tous lieux la discorde et la guerre .
 Car la paix m'importune : il me faut des combats ,
 Il faut que dans le sang je baigne les Etats ;
 Aux maux les plus affreux les nations en proie ,
 Au sein de mes tourments sont mon unique joie .
 J'ai caressé partout l'ambition des rois :
 Qui l'eut dit ? Il en est qui sont sourds à ma voix ;
 Ils n'aiment que la paix ; l'un d'eux par sa naissance
 Me donnait cependant une grande espérance .
 Pour l'attirer à moi j'ai mis devant ses yeux
 Les immortels lauriers des héros ses aïeux ;
 Ennemis du repos , ils n'aimaient que la guerre ;
 De l'éclat de leur nom ils ont rempli la terre .

« — Rejeton des héros , noble fils des guerriers ,
 « Va ramasser comme eux des moissons de lauriers ,
 « Lui dis-je , que leur cœur resplendisse en ton âme ;
 « Enfant des demi-dieux ! que leur gloire t'enflamme. »

O rage ! rien ne peut ébranler son grand cœur ,
 Du bonheur de son peuple il fait tout son bonheur ;
 Ce sont là ses lauriers, sa grandeur, ses victoires ;
 Par là de son nom même il dépasse les gloires.

Non loin des régions où le flambeau du jour
 Se cache après avoir fini son vaste tour ,
 J'attaquai mille fois , dans une île lointaine
 D'un peuple qui l'adore une admirable reine ;
 Je l'ai tentée en vain par la cupidité ;
 Elle abhorre la fourbe et chérit l'équité.
 Rien ne peut altérer sa sagesse profonde ,
 Sa seule ambition est le repos du monde.
 Par ses soins en tous lieux sa noble nation
 Répand à flots bonheur , civilisation.

Les peuples sous ces rois marchaient à la lumière,
 Et tous nos grands desseins croulaient dans la poussière .
 Mais j'ai dit : « Je saurai troubler votre repos :
 « Voyez venir sur vous la guerre et les complots ;

« Des peuples ignorants les bandes meurtrières ,
 « Parcilles à des ours sortant de leurs repaires ,
 « Sèmeront sur leurs pas l'épouvante et l'horreur ,
 « Nabuchodonosor va servir ma fureur ;
 « Je le pousse , voyez ; ses hordes vagabondes
 « Comme un sombre ouragan mugissant sur les ondes ,
 « Vont flétrir vos vallons , vos coteaux enchantés ,
 « Franchir vos monts altiers , ravager vos cités ,
 « Et d'un pied insultant fouler dans la poussière
 « Ces lieux d'où ruisselaient les arts et la lumière.
 « Ou sortez donc enfin le glaive du fourreau ,
 « Ou voyez sous vos pas s'ouvrir votre tombeau. »

J'ai dit à mon élu le roi de Babylone :

« Marche et que l'univers tombe aux pieds de ton trône ,
 « Que rois et nations se courbent sous ta loi ;
 « Car rien sous le soleil n'est aussi grand que toi.
 « Vois-tu vers l'Occident ces trésors d'opulence ,
 « De gloire , d'avenir , de grandeur , de science :
 « Prouve en les conquérant par d'illustres efforts
 « Que le ciel fit pour toi le monde et ses trésors ,
 « Qu'il les veut en tes mains mettre par la victoire ,
 « Qu'à toi seul appartient la puissance et la gloire ,
 « Que qui règne sans toi n'est qu'un usurpateur ;
 « Que l'univers entier est fait pour ta grandeur.
 « Tes esclaves l'ont cru , grâce à leur ignorance ;
 « Mais hâte-toi , sinon l'odieuse science
 « Détruira cet appui de tes vastes Etats :
 « L'ignorance est le vœu des savants potentats ;

« Détruis donc par le fer l'importune lumière
 « Qui s'en va fasciner bientôt la terre entière.
 « L'ignorance soutient ton trône vermoulu ,
 « Si ton peuple s'instruit , ton pouvoir absolu
 « Disparaît comme l'ombre aux rayons de l'aurore ,
 « Ton peuple comme un Dieu te vénère et t'implore ;
 « Si le flambeau l'éclaire , il comprendra ses droits
 « Et secouera le joug des tyranniques lois
 « Qu'il subit , grâce encore à l'épaisse ignorance
 « Dont tu sais non sans peine étayer ta puissance .

« On lui dit que le ciel t'a commis son pouvoir ;
 « Que t'obéir, te croire est l'unique devoir.
 « Ce saint enseignement est la sage tactique
 « Des rois dont l'intérêt guide la politique.
 « On étouffe aujourd'hui cette savante foi
 « Qui fait des nations les domaines du roi.
 « Par le fer , par le feu conserve ces doctrines :
 « Sinon l'autorité va tomber en ruines.
 « La science des droits trompant les nations
 « Est la source en tous lieux des révolutions. »

Donc , pour éterniser en ses mains la puissance,
 Ta légitimité doit nourrir l'ignorance.
 L'ignorance aux sujets fait adorer leurs fers ;
 Par elle tu mettras à tes pieds l'univers ;

L'ignorance de gloire environne ton trône ;
 Elle est de ton palais la plus ferme colonne.
 Marche donc et du monde éteignant le flambeau
 Sur les peuples conquis étends un long bandeau.
 Alors de l'univers roi, pontife suprême ,
 Tu seras sous le ciel le rival de Dieu même ;
 Les peuples asservis ne croiront que par toi ,
 A la pointe du fer tu dicteras leur foi.

Il est temps , hâte-toi ; car déjà la science
 S'étendant tout autour menace ta puissance ;
 C'est le fléau des rois ! Du flambeau destructeur
 Si tes serfs une fois découvrent la lueur ,
 C'en est fait de ton nom , c'en est fait de ta gloire :
 Aux peuples policés tu cèdes la victoire.

Eteins la vérité , ramène le chaos :
 C'est l'unique moyen d'affermir ton repos ;
 Ton peuple comprendra, si tu souffres qu'il pense ,
 Que sa crédulité fait toute ta puissance.

Il croit , ô peuple heureux ! qu'il est fait pour son roi ,
 De par le droit divin , que sa vie est à toi.
 Inventat-on jamais plus utile croyance ?
 Hélas ! pour l'étouffer, la lumière s'avance

Comme un sombre ennemi qui menace tes droits ;
 Si d'odieux savants tu n'étouffes la voix
 C'en est fait : les complots , la famine , la peste
 Sont à choisir plutôt que leur flambeau funeste.
 Pour l'éteindre répands parmi les nations ,
 La haine et les fureurs des révolutions ,
 Avec les noirs complots les horreurs de la guerre ,
 Et prouve par le fer aux peuples de la terre
 Que le ciel a donné l'univers à ta foi ,
 Que tout ce qui respire est soumis à ta loi ;
 Que tes dieux , pour tes soins pleins de reconnaissance.
 Sur toute nation t'ont donné leur puissance ;
 Partant que l'univers fut fait pour t'obéir ,
 Qu'à tes pieds , à ton nom tout genou doit fléchir.

Rappelle-toi surtout que , non loin de ton trône ,
 Dans ces pays impurs que l'Euphrate environne ,
 Vit un peuple odieux , qui de la vérité
 Se dit dépositaire et chérit l'équité.
 Sa voix peut devenir fatale à l'ignorance ;
 Il faut donc que Sion tombe sous ta puissance ;
 Anéantis son culte ennemi de tes dieux ,
 Pour toi tout peuple instruit est un peuple odieux.
 Ennemi de ton trône , ennemi de ta gloire ,
 L'univers en toi seul doit espérer et croire.

Comme un torrent grossi par les glaces des monts
 Suit le lit qui l'entraîne au milieu des vallons ,
 Trainant avec fracas au travers des prairies
 Les arbres , les troupeaux , les fruits des métairies ,
 Ainsi le roi , poussé par mes suggestions ,
 Menace d'envahir trônes et nations .
 Désormais , tu le vois , il est sous ma puissance :
 Par lui l'œuvre d'enfer comme un géant s'avance .

LUCIFER .

Compagnons de mes maux , l'œuvre est en bon état :
 Mais ne nous flattons pas encor du résultat .
 O rage ! du Très-Haut je crois sentir la foudre
 Tomber sur notre trame et la réduire en poudre :
 Il est là contre nous terrible , menaçant ,
 Et lance sur mon œuvre un regard terrassant .
 Son bras paraît armé pour le mettre en poussière .
 Je tremble : car il a juré dans sa colère
 De faire triompher sa sainte vérité ,
 De réduire à néant l'œuvre d'iniquité ,
 D'exalter les bons rois , de confondre le vice ,
 De protéger son peuple armé pour la justice ,
 De combattre avec lui contre l'ambition
 Et d'étendre sa foi sur toute nation .
 Des rives du couchant aux bornes de l'Asie ,
 De confondre à jamais l'œuvre d'hypocrisie ,

De changer en lauriers l'effroi des innocents ,
 D'élever les petits, d'abaisser les puissants ,
 De confondre l'orgueil , de sauver l'innocence ,
 Et de faire sentir le poids de sa vengeance
 Aux rois qui , pour voiler leur sombre ambition ,
 Se couvrent du manteau de la religion.
 J'en frémis : car déjà le roi de Babylone ,
 Par l'esprit de vertige est saisi sur son trône.

Que vois-je ? Et je ne puis l'empêcher ! O fureur !
 Une femme s'avance et vient frapper au cœur
 Le colosse d'argile : il chancelle , il succombe ,
 Et mon œuvre avec lui s'engloutit dans la tombe.
 Je vois sur ses débris se relever la foi ;
 J'enrage , juste ciel ! le triomphe est à toi.

Eh bien ! s'il ne sait pas achever mon ouvrage ,
 Il sentira du moins ma vengeance et ma rage .
 Son malheur mérité , sa honte , ses tourments
 Me serviront toujours de dédommagement.

Si son projet échoue , il se creuse un abîme ,
 Et s'il n'est mon triomphe , il sera ma victime.
 Inspirez-lui toujours l'amour de ses flatteurs ,
 Et contre la franchise exaltez ses fureurs .

De l'orgueil par leurs soins nourrissez le délire ,
Alcimor sur son âme exerce trop d'empire ;
Il faut craindre Alcimor : déjà le Créateur
Eclaire son esprit et va gagner son cœur.
Contre ses soins , démons ! usez de diligence.
Que le roi contre lui change sa confiance
En aveugles soupçons. Perdons tous ses sujets
Dont la franchise peut entraver nos projets.
Que la mort soit leur prix ! je le veux , je l'ordonne ;
Mais je vois à l'autel le roi de Babylone ;
Accourons nous cacher sous les pieds de ses dieux ,
Où son cœur chaque jour nous adresse ses vœux.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NABUCHODONOSOR , ses devins et ses magiciennes.

Les devins et les magiciennes faisant force grimaces , forment la chaîne autour d'un autel circulaire surmonté d'une statue , pendant que l'un d'eux fait sur la statue des passes magnétiques. Au bout de quelques instants , l'autel tourne et la main de la statue trace des lignes, tandis que Nabuchodonosor, prosterné devant ses autels , invoque ses dieux .

NABUCHODONOSOR.

O vous qu'à chaque instant je consulte et j'implore ,
N'oubliez pas , grands dieux , un roi qui vous adore .
Si , dès mes jeunes ans, fidèle à votre foi ,
Je fais à tout mon peuple observer votre loi ,
O dieux de mes États , dieux des vastes abîmes ,
Si je couvre toujours vos autels de victimes ;
Si je vous charge d'or, si souvent de mes mains
J'immole à vos autels d'exécrables humains ,
O dieux de mon palais , exaucez ma prière .
Que tous mes ennemis roulent dans la poussière .
Oser contrecarrer les desseins du grand roi !
Me résister, grands dieux ! c'est braver votre loi .

Quand mon pouvoir s'étend du couchant à l'aurore ,
 Quand mon peuple à mes pieds me craint et vous implore ,
 Ne pas trembler sous moi , rire de ma grandeur !
 Dieux ! qu'ils sentent enfin le poids de ma fureur !
 Ma gloire , vous savez , fut toujours votre gloire ;
 Confondez donc leurs vœux , donnez-moi la victoire ;
 Inspirez-moi , jetez les peuples à mes pieds ,
 Et je vous les soumets tremblants , humiliés.
 Dieux puissants ! en mes mains mettez votre tonnerre ,
 Et par moi votre culte embrassera la terre .

(*Aux devins*).

Eh bien ! suis-je exaucé ? Devins , qu'avez-vous fait ?

UN DEVIN (*une tablette à la main*).

Les dieux ont parlé , Sire , et voici leur arrêt :

NABUCHODONOSOR *lit les paroles tracées par la main de la statue.*

- « O roi ! nous sommes tous satisfaits de ton zèle ,
- « Poursuis tes grands desseins ; sois-nous toujours fidèle .
- « Nous sommes tes amis , nous te protégerons
- « Contre tes ennemis , pour toi nous veillerons .
- « Mais dans tes grands desseins procède avec prudence :
- « C'est à nous seuls qu'il faut donner ta confiance .
- « Sache te défier d'un sujet insoumis
- « Qui feint de t'avertir et sert tes ennemis . »

NABUCHODONOSOR.

L'infâme ! quel est-il ? qu'aussitôt je l'immole
Pour te plaire, ô grand Bel ! aux pieds de ton idole.

Les devins, qui ont continué à faire la chaîne et les poses magnétiques, ont remis une tablette sous la main de la statue armée d'un stylet, et rendent à Nabuchodonosor cette réponse.

NABUCHODONOSOR *lit.*

« Il dit que de l'erreur le règne va passer ,
« Pour te le découvrir, je t'en ai dit assez. »

NABUCHODONOSOR.

En feignant de veiller aux soins de ma couronne ,
Avec mes ennemis agir contre mon trône !...
Quel serait le mortel assez audacieux ?...
Mais je n'en puis douter : c'est la voix de mes dieux...
Quel est cet ennemi ? qu'il tremble , qu'il pâlisse ;
Dans d'horribles tourments que l'infâme périsse !
Mais , quel est-il ?... J'y suis... c'est lui... c'est Alcimor .
C'est lui... de la franchise il a pris les dehors...
Après avoir ainsi surpris ma confiance ,
Pour me décourager rabaissant ma puissance ,
Il m'ose comparer, moi, roi semblable aux dieux .
Moi dont l'auguste nom s'élève jusqu'aux cieux .

Moi qui marche l'égal du maître du tonnerre ,
 Il m'ose comparer à des rois de la terre ;
 Moi qui viens de courber vingt peuples sous mes fers ;
 Moi qui dis : Guerre ! et mets en émoi l'univers.
 Alcimor !... Oui , c'est lui... J'ai trouvé le coupable...
 Eh bien ! mon foudre est prêt... frappons le misérable...
 Qu'on enchaîne Alcimor, auteur d'affreux complot ;
 Gardes !... Et qu'en ces lieux on l'amène aussitôt.
 Allons , en attendant , lui chercher des complices ,
 Et semons la terreur par l'éclat des supplices...
 C'est ainsi qu'un roi sage affermit son pouvoir :
 L'exil , les fers , la mort sont l'âme du devoir.

Il se retire.

SCÈNE II.

Les devins et les magiciennes exécutent une danse grotesque et
 saugrenue.

SCÈNE III.

ALCIMOR chargé de fers. — Gardes.

ALCIMOR.

O toi que j'ignorais , dont la douce lumière
 D'un céleste rayon me pénètre et m'éclaire ,
 Grand Dieu ! de ce rayon illumine le roi...
 Sinon... fais que je meure en professant ta foi.

Rends mon âme insensible à sa vaine menace ;
 Pour braver sa fureur soutiens-moi par ta grâce.

Les gardes se retirent au fond du théâtre.

SCÈNE IV.

NABUCHODONOSOR , ALCIMOR.

NABUCHODONOSOR.

Écoute et laisse-moi parler jusques au bout ;
 Ne réponds pas , sinon redoute mon courroux.
 Perfide ! je connais enfin ton impudence...
 Assez et trop longtemps trompant ma confiance ,
 Tu feignais de servir , traître ! mes intérêts ,
 Quand ton cœur recélait de coupables projets...
 Oubliant avant tout que mon pouvoir suprême
 Fut toujours revêtu des droits du ciel lui-même ,
 Que je suis ici-bas le vicaire des dieux ,
 Que ne pas m'obéir c'est outrager les cieux.
 Tu foules à tes pieds la foi de mon empire ,
 La foi de nos aïeux. — Tu ne crains pas de dire
 Que les princes n'ont point de pouvoir sur la foi ,
 Que le ciel marche avant les intérêts du roi ;
 Sache qu'en enseignant cette infâme doctrine
 Capable de pousser les rois à leur ruine .

Tu mines mon pouvoir par un crime d'État.
 Perfide ! à mon courroux tu n'échapperas pas..

ALCIMOR.

Si pour toi la franchise est un horrible crime ,
 Je suis bien criminel... égorge ta victime...
 Toujours pour te servir dans ma sincérité
 J'exposai devant toi la simple vérité ,
 Car je l'ai préférée à l'éclat des couronnes,
 A la faveur du monde , à la splendeur des trônes.
 Aussi tant que j'ai cru , Nabuchodonosor ,
 Que tes dieux recélaient ce précieux trésor ,
 Rien n'aurait pu jamais en détacher mon âme ;
 J'aurais bravé pour eux et le fer et la flamme :
 Mais je sais que voiler aux rois la vérité ,
 C'est pactiser contre eux avec l'iniquité ;
 C'est pourquoi je te dis qu'exauçant ma prière
 Le ciel montre à mes yeux son auguste lumière .
 Qu'à ce flambeau je vois que ta religion
 N'est pour toi qu'un ressort de ton ambition ;
 Et que , pour t'imposer aux peuples de la terre,
 Tu te fais le rival du maître du tonnerre ;
 Que la foi que tu feins n'est qu'un étai trompeur ,
 Pour affermir ton trône élevé par l'erreur ;
 Mais , tremble , car j'entends gronder au loin l'orage
 Qui va pulvériser ce vil échafaudage
 Que par l'hypocrisie élevèrent tes mains,
 Pour servir ton orgueil en trompant les humains.

NABUCHODONOSOR.

Eh bien ! puisque tu veux pousser à bout ma rage ,
A l'essai des douleurs nous mettrons ton courage.
Gardes , de ses tourments qu'on dresse les apprêts !

ALCIMOR.

Hâte-toi ! tes bourreaux sont-ils pas toujours prêts ?
Hâte-toi ! car ta chute est près de mon supplice.
Quand on veut élever un immense édifice ,
On a soin avant tout d'asseoir le monument
Sur le solide appui d'un large fondement.
C'est par là seulement que , malgré les orages ,
Les œuvres des humains traverseront les âges :
Mais si le fondement manque de fermeté ,
L'œuvre ne peut avoir plus de solidité.
Le sol est ébranlé , la base aussitôt croule ,
Et l'édifice entier dans la poussière roule.
Si donc par le mensonge on soutient ta grandeur ,
Si ton vaste prestige est basé sur l'erreur ,
Juge s'il peut braver la foudre et la tempête
Qui s'avance rapide et menace ta tête.
Sache qu'aux rois menteurs qui profanent son nom
Pour servir les projets de leur ambition ,
Dieu réserve toujours des foudres infailibles .
Qui , pour être tardifs , n'en sont pas moins terribles .

NABUCHODONOSOR.

Arrête et sache bien que tu parles au roi ,
 Arbitre de ta vie , arbitre de ta foi ;
 J'ai voulu voir jusqu'où tu poussais l'insolence...
 Reviens à mes dieux ; crois , si tu crains ma vengeance .
 Crois que je suis ici le ministre des cieux ,
 Que m'obéir à moi c'est obéir aux dieux ,
 Que porter sur mon trône un regard téméraire ,
 C'est encourir du ciel la foudre et la colère ,
 Du ciel qui, soumettant vingt peuples à ma loi ,
 Montre assez qu'ici-bas la puissance est à moi ;
 Que tout naît pour fléchir sous mon pouvoir suprême ,
 Que partant m'attaquer c'est attaquer Dieu même.
 Reconnais mes droits saints , il en est temps encor :
 Crois , ou cette heure même est celle de ta mort.
 Insensé !...

ALCIMOR.

Dis plutôt l'heure de ma victoire...
 Mourir pour la vertu c'est voler à la gloire.
 Hâte-toi donc , tyran ! assouvis ta fureur...
 Appelle tes bourreaux.. Frappe. . voici mon cœur.
 Pourquoi d'un seul instant retarder ta vengeance ?
 Elle est trop lente au gré de mon impatience.

NABUCHODONOSOR.

Eh bien ! puisque la mort n'est pas un châtiment ,
 Je saurai ménager ton supplice autrement.
 Gardes , qu'il soit chargé de plus pesantes chaînes ,
 Et qu'on le traîne ainsi sur ces terres lointaines
 Où les profanateurs de mon auguste foi
 Apprennent ce que peut la colère d'un roi.

ALCIMOR.

Tant mieux ! j'irai grossir le nombre des victimes ,
 Qu'aux fers et dans l'exil entassèrent tes crimes.
 Et j'entendrai leurs cris qui s'élèvent aux cieux ,
 Attirant leur courroux sur ton trône odieux.
 Tremble ! tremble ! tyran , ta ruine est certaine :
 Tremble ! de tes forfaits j'ai vu la coupe pleine :
 La voilà qui déborde , et son débordement
 Est l'heure de ta chute et de ton châtiment ;
 Le Seigneur s'est armé , sa vengeance s'apprête ,
 L'éclair avant-coureur a sillonné ta tête.
 Je n'échangerais pas les plus sombres douleurs
 Pour le funeste éclat de tes fausses grandeurs.
 Tu cours à ta ruine et je vole à la gloire ,
 Et les siècles futurs maudiront ta mémoire.

NABUCHODONOSOR.

Qu'on lui donne d'abord deux cents coups de bâton
Et qu'un lit de tourments l'attende en sa prison.

ALCIMOR , pendant que les gardes le saisissent et l'entraînent.

En torrents de plaisirs Dieu va changer ma peine ,
Et d'immortalité mon espérance est pleine.
Mais ton bonheur , tyran ! fuit comme les éclairs :
Ils ont lui : montre-moi leur trace dans les airs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NABUCHODONOSOR , COLINOR.

NABUCHODONOSOR.

Fidèle confident de mes graves secrets ,
Ministre dévoué de mes vastes projets ,
Confiant à tes soins, ton zèle , ta sagesse ,
Colinor , j'ai commis naguère à ton adresse
La charge de sonder à travers mes États
Les secrets sentiments du peuple et des soldats.
Observent-ils toujours notre utile croyance ?
Ont-ils toujours en moi la même confiance ?
Certains de leur salut en se battant pour moi ,
Voient-ils l'ordre des dieux dans les ordres du roi ?
Ne me déguise rien. Je crains que l'ignorance
Qui soutenait si bien jusqu'ici ma puissance ,
Ne cède , hélas ! trop tôt aux funestes progrès
Du flambeau destructeur fatal à mes projets.
Si je ne sors vainqueur de cette immense guerre
Que nous entreprenons pour conquérir la terre .

Mon prestige bientôt diminue et s'enfuit
 Comme aux rayons du jour les ombres de la nuit.

COLINOR.

Sire , ne craignez rien ; votre auguste prudence
 Aura raison bientôt de l'infâme science
 Qu'ennemis insensés de leur propre pouvoir
 Les rois trompés semaient pour tuer le devoir.
 Le peuple croit toujours, sur la voix de vos prêtres ,
 Que le ciel vous a fait pour commander en maîtres
 A l'univers conquis ; pour guider sous vos fers
 Les peuples égarés qu'enserme l'univers ,
 Que vos armes , toujours en tous lieux triomphantes ,
 Courbent comme un roseau les nations tremblantes ,
 Que légitime roi de tous vos ennemis ,
 Vous devez triompher sur le monde soumis ,
 Que c'est l'ordre des dieux , qu'en une paix profonde
 Votre foi s'étendra sur la terre et sur l'onde ;
 Que tous les peuples sont le domaine du roi ,
 Que l'écouter , le croire est leur suprême loi ;
 Qu'on ne peut se soustraire à sa sainte puissance
 Sans attirer sur soi la céleste vengeance.
 Ainsi bientôt , Seigneur, arbitre des humains ,
 Vous tiendrez et leur vie et leurs biens dans vos mains.

SCÈNE II.

LES MÊMES , UN GARDE.

LE GARDE.

Des troupes d'Holopherne un discret messenger
Secrètement , Seigneur, demande à vous parler.

NABUCHODONOSOR (*Au garde*).*A Colinor.*

Qu'il entre. Ami , je suis satisfait de ton zèle ;
Je l'apprendrai tantôt quelle est cette nouvelle.
(*Colinor se retire*).

NABUCHODONOSOR (*à part*).

D'où vient donc que mon âme a tressailli d'effroi
(*Aux gardes*).
Gardes , un peu plus loin qu'on s'écarte du roi !

SCÈNE III.

NABUCHODONOSOR , UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT , *après s'être prosterné*.

Votre invincible armée assiégeait Béthulie ,
Seigneur, et dans le sang la ville ensevelie

Attendait chaque jour son dernier châtiment.
 Nos soldats triomphaient. Hélas ! en ce moment
 L'imprudent Holopherne introduit dans sa tente
 L'intrépide Judith. Cette femme impudente
 Sait enlacer son cœur. Epris de sa beauté ,
 Holopherne d'amour pour elle est transporté.
 Séduit par ses beaux yeux, enivré de ses charmes,
 Notre chef à ses pieds a déposé ses armes ,
 Et se livre près d'elle aux plaisirs d'un festin.
 Bientôt appesanti par les mets et le vin ,
 Holopherne s'endort. Cette femme perfide
 Prend son glaive , s'avance et d'un bras homicide
 Tranche et cache sa tête , et d'un pas triomphant
 Retourne à Béthulie en traversant le camp ,
 Et plante sur ses murs, en guise de trophée,
 La tête d'Holopherne en ses mains étouffée.
 Le camp, à cet aspect, muet et consterné,
 A périr tout entier croit être condamné.
 Et pendant que les Juifs sont plongés dans la joie ,
 A de sombres terreurs nos soldats sont en proie.
 De leurs prêtres troublés n'écoulant plus la voix ,
 Ils disent que le ciel a condamné leur roi ;
 Que le Dieu de Judith s'est armé de sa foudre ,
 Et que, comme Holopherne , il va te mettre en poudre.
 Bientôt , à la faveur d'une profonde nuit ,
 Le camp épouvanté se disperse et s'enfuit.
 Rien ne peut arrêter leurs terreurs et leur fuite ,
 Et les Juifs triomphants volent à leur poursuite :

On dirait, en effet, qu'armé du haut des cieux
Le dieu des Juifs combat pour foudroyer nos dieux.

NABUCHODONOSOR, *à part*.

O rage ! où sommes-nous ? Dieu des Juifs, la vengeance
Aurait donc résolu d'abattre ma puissance.

(*Plus haut*).

Eh bien ! quoi qu'il en soit, il faut vaincre ou mourir .
Bel ! contre Jehovah daigne me secourir.

(*Au héraut impérieusement*) :

Sur ce léger échec , dans ce désordre immense ,
A-t-on à mon armée imposé le silence ,
Afin que mon édit fixe à la nation
De cet événement l'interprétation
Sous peine de la mort ?

LE HÉRAUT.

Oui ! même avant sa fuite.
De cet ordre, Seigneur, l'armée était instruite.

NABUCHODONOSOR.

C'est bien ; car des combats l'âme c'est le secret.

(*Réfléchissant , puis à part*).

L'idée est lumineuse !

(*Au héraut*).

Ecris-moi le décret.

(*Dictant*) :

« A mon peuple salut, et périsse l'impie !
 « Le pieux Holopherne aux dieux de sa patrie
 « Offrait avec amour la prière et l'encens ,
 « Et les dieux l'exauçaient de sa vertu contents.
 « Tout à coup à leurs pieds une femme infidèle
 « Le frappe d'une main perfide et criminelle ;
 « Il tombe en invoquant la vengeance des cieus ,
 « Contre le peuple auteur de ce crime odieux.
 « Et les cieus l'ont vengé. Dans leur juste colère,
 « Nos soldats triomphants font mordre la poussière
 « Aux Juifs profanateurs. Le ciel pour l'équité
 « Combat donc avec nous contre l'impiété.
 « Il l'a promis : vainqueurs sur la terre et sur l'onde ,
 « Bientôt à notre joug nous soumettrons le monde. »
 J'ordonne qu'au plus tôt ce décret en tous lieux
 Rassure sur son sort le peuple curieux ,
 Et , soutenant pour moi ses efforts salutaires ,
 Préviennne les effets de nouvelles contraires.
 Et si quelqu'un osait s'énoncer autrement ,
 Que la mort aussitôt en soit le châtiment.

*Le héraut se prosterne et sort précipitamment , son décret
à la main.*

Allez...

LE HÉRAUT.

Je cours , Seigneur, docile à votre gloire ,
Au lieu d'une défaite annoncer la victoire.

SCÈNE IV.

NABUCHODONOSOR , *aux gardes.*

De mes musiciens qu'on m'appelle les chœurs ,
Qu'ils viennent célébrer ma gloire et mes grandeurs !

(Seul).

Si nous sommes vaincus, gardons de le paraître.
Quels noirs pressentiments s'emparent de mon être.
Conscience ! pourquoi ton importune voix
Vient-elle dans mon sein redoubler mon effroi ?
Jadis dans mon palais tranquille et sans alarmes.
D'un paisible repos je savourais les charmes ;
Hélas ! pour m'entraîner sur la pente des maux .
O noire ambition , tu troubles mon repos.
Du bruit de ma ruine on va remplir la terre.
Il en est temps encore , arrêtons cette guerre.

Mais quoi ? si je m'arrête , on dira que j'ai peur :
Non ! cet échec plutôt redouble ma fureur.

SCÈNE V.

NABUCHODONOSOR. — CHOEUR DE FEMMES.

*Ces femmes chantent et dansent alternativement autour de
Nabuchodonosor et avec lui.*

CHOEUR.

Célébrons la vaillance
Du plus grand des rois :
Exaltons sa puissance ,
Redisons ses exploits.

UNE VOIX.

Sur tous les peuples de la terre
Le ciel lui départit d'imprescriptibles droits :
C'est un foudre de guerre ,
C'est le plus grand des rois.
Son peuple l'invoque et l'adore :
Il va conquérir l'univers
Et courber sous ses fers
Le couchant et l'aurore.

CHOEUR.

Chantons le plus grand des rois ;
Célébrons sa vaillance ,
Redisons sa puissance ,
Chantons ses exploits.

Sur tous les peuples de la terre
Le ciel lui départit d'imprescriptibles droits.
C'est un foudre de guerre ,
C'est le plus grand des rois.

UNE VOIX.

Il est l'égal du maître du tonnerre
Et plus grand que les demi-dieux :
Du pied il ébranle la terre ,
Son front s'élève jusqu'aux cieux.

NABUCHODONOSOR.

O ciel ! quels flots d'harmonie
Charment mon âme ravie.
La louange et l'amour sont douces sur mon cœur ,
Comme un baume odorant qui calme la douleur.

CHOEUR.

Chantons la puissance
Du plus grand des rois .

Célébrons sa vaillance .
Redisons ses exploits.

UNE VOIX.

Tout roi qui de sa main ne tient pas sa couronne
Est un impie usurpateur ;
Il faut que l'univers fléchisse sous son trône
Et reconnaisse sa grandeur.

UNE AUTRE VOIX.

Ton maître glorieux s'avance :
O terre ! incline-toi !
Le ciel a confié sa gloire et sa puissance
À son pontife-roi.

LE CHŒUR.

Partout on l'invoque, on l'honore .
Il va conquérir l'univers
Et courber sous ses fers
Le couchant et l'aurore.

NABUCHODONOSOR.

Quels séduisants concerts
Ont charmé mes oreilles
Et remplissent les airs
Du récit de mes merveilles.

O femmes ! votre voix est douce sur mon cœur
 Comme dans la nuit sombre un rêve de bonheur ,
 Comme du sein des morts le retour à la vie.
 Fut-il jamais pour moi plus sublime harmonie
 Que celle qui redit les chants de ma grandeur !

Le doux sommeil vient fermer ma paupière ,
 Un Dieu s'empare de mes sens ;
 O femmes ! redisez, redisez vos beaux chants,
 Pendant que sa voix sainte et me parle et m'éclaire.

CHŒUR.

Vents , cessez de souffler en ces lieux...!
 Il dort le maître de la terre ;
 A ses côtés dort son tonnerre ;
 Il dort le roi sublime et glorieux ;
 Il dort l'arbitre de la guerre !..

NABUCHODONOSOR *rêvant*.

Dieux ! quel affreux objet se dresse devant moi .
 Et remplit mon âme d'effroi.
(Il court comme un fou).

Que veux-tu , vision terrible ?
 Monstre horrible ,
 Fuis de mes yeux.
 Quel sinistre présage ,
 Grands dieux !
 Quel sombre orage

Annonce contre moi ce rêve plein d'horreur ?
Qui pourra sur ce point dissiper ma terreur ?
Appelons mes devins : qu'ils m'expliquent ces songes.
Mais ils ne m'ont déjà débité que mensonges ,
Gardes ! en mon palais appelez Daniel ;
Lui seul sait , quand il veut , interroger le ciel .
Dans mes bras cependant venez , venez , mes femmes ,
Pour calmer mes esprits , m'enivrer de vos flammes .

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL, CHOEUR DE JUIFS ET DE JUIVES.

DANIEL.

Me voici, juste ciel ! prosterné devant toi !
Révèle ta grandeur à l'humble créature ,
Dieu ! confonds l'imposture ,
Fais triompher ta foi.

CHOEUR DE JUIFS.

Captifs aux rives étrangères
Attendons tout de son appui ;
Il a daigné commander à nos pères
De n'espérer qu'en lui.
O Dieu ! révèle à ton prophète
Le songe du roi ,
Et de sa tête
Détourne la tempête ,
Fais triompher ta foi.

DANIEL.

Gloire à Dieu ! devant moi l'avenir se déroule ;
Je vois de l'orgueilleux la puissance qui croule

Sur ses vastes débris Dieu relève sa foi ,
 Dieu rétablit l'empire de sa loi.
 Gloire au Seigneur ! il s'arme de sa foudre
 Pour réduire en poudre
 Le sceptre de l'ambitieux.

Il portait son front jusqu'aux cieux,
 Je le vois descendu dans les profonds abîmes ;
 La coupe a débordé , la coupe de ses crimes.
 Il crut faire trembler l'univers dans ses mains ,
 Le voilà devenu le rebut des humains !

Les tribus alarmées ,
 Parcilles aux troupeaux que le loup ravisseur
 Poursuit grinçant les dents de faim et de fureur ,
 Fuyaient devant ses sauvages armées.

Il est tombé, grand Dieu ! qu'on t'invoque à jamais .
 Que les peuples sauvés redisent tes bienfaits.
 Tu fais surgir la paix du milieu des orages ,
 Tu changes les temps et les âges.

Tu frappes le crime puissant
 Et tu relèves l'innocent.

Où vont ces soldats innombrables ,
 Partis des rives du couchant ?

Quels sont ces apprêts formidables
Qui s'avancent vers l'Orient ?

Ils jettent autour d'eux des torrents de lumière ,
Grand Dieu ? quel triomphe éclatant !
L'antique foi brille sur leur bannière
Pour illuminer l'Orient.

Les peuples qui dormaient dans de sombres ténèbres
Ont vu briller une immense clarté ,
Et l'erreur repliant tous ses voiles funèbres
Fait place à la vérité.

Les héros, oubliant leurs haines séculaires ,
Sont assis au banquet de la fraternité ;
Les voilà s'unissant , s'aidant comme des frères
Pour foudroyer l'iniquité.

La paix dont ils ont fait le seul but de la guerre,
Renaissant pour toujours ,
Va bientôt par leurs mains aux peuples de la terre
De l'âge d'or recommencer le cours.

Et les peuples vaincus bénissent leurs défaites
Et les bienfaits d'un vainqueur généreux

Qui préfère au pouvoir de garder ses conquêtes
Le droit de dessiller leurs yeux ;

Le droit de dissiper leur épaisse ignorance ,
De prouver au tyran qui , tremblant pour ses droits ,
Comme un perfide écueil redoutait la science ,
Qu'elle est le soutien des grands rois.

Ciel ! qu'ils sont beaux les pieds et les bras de ces hommes
Qui s'avancent vers l'Orient
Pour soutenir le droit et d'antiques royaumes
Contre l'orgueil d'un conquérant !

La terre devant eux s'inclinant en silence
Contemple leur drapeau ,
Le colosse du Nord frémit ; car sa puissance
Va descendre au tombeau.

Vents , portez-les sur vos ailes,
En ces lointains climats ,
A des victoires immortelles
Sous l'égide du dieu des combats.

Ils vont humilier la sombre hypocrisie
D'un conquérant ambitieux

Qui, brûlant d'asservir et l'Europe et l'Asie ,
 Pour servir son orgueil ose exploiter les cieux.

Ils vont cueillir d'amples moissons de gloire ,
 Sous leurs pas naît la liberté ;
 Devant eux vole la victoire ,
 Et Pallas marche à leur côté.

Qu'ils sont aimés, grand Dieu ! ces soldats magnanimes .
 Ces guerriers dont les noms chéris
 Parmi les noms les plus sublimes
 Vont être à tout jamais inscrits.

Que sont-ils devenus ces enfants de la terre
 Dont les féroces légions
 Disaient : « Nous sèmerons la terreur et la guerre
 Dans de lointaines régions ? »

Comme des loups sanglants leurs cohortes sauvages
 Qu'arma la cupidité
 Des repaires du Nord marchent vers les rivages
 Du Danube épouvanté ;

Quel effroi les saisit ? ils ont repris leur course
 Vers les glaces de l'Ourse :

Des enfants du Midi les glorieux drapeaux
 Les poussent devant eux comme de vils troupeaux.

Courage! le dieu des batailles
 Marche triomphant devant vous ;
 Voyez tomber cités , forts et murailles
 Sous le souffle de son courroux.

Il appelle les siens pour servir sa colère
 Contre le profanateur de sa loi
 Qui , portant sur l'autel une main téméraire ,
 Au gré de son orgueil faisait mentir la foi.

Levez-vous ! il est prêt le jour de la vengeance ,
 Nobles fils du couchant ! et servez son courroux.
 Du sceptre envahisseur pour briser la puissance ,
 Peuples de la terre ! armez-vous !

Quels sont tous ces guerriers si fiers, plus innombrables
 Que les sables de l'Océan ?
 Au bruit de leurs pas formidables
 J'entends retentir le Liban.

Abaisse , ô mer ! tes vagues écumantes
 Sous les vaisseaux de tes dominateurs !

De l'ennemi les galères tremblantes
Tombent aux mains de ces triomphateurs.

Les dauphins ont tremblé sous les vagues profondes,
Devant ces rois des mers ;
Mille foudres grondants sortis du sein des ondes
Ébranlent l'univers.

Où vont ces cités mouvantes ,
Grosses d'armes , de matelots :
Ces nobles fils des vagues mugissantes
Lancent le feu du sein des flots.

Le plus sombre ouragan enfante moins d'orages
Que ces mouvantes tours
Qui vomissent au loin la mort et les ravages
Dans leur rapide cours.

Quels sont ces corps de flammes qui s'avancent
Lancés par la main des géants ?
On dirait des volcans qui dans l'onde relancent
La mort de leurs gouffres béants.

Les voilà ! parcourant d'immenses paraboles.
Semant la terreur sous leurs pas ,

Ils embrasent les ports et font trembler les pôles
 Dans leurs sombres éclats.

Mais lorsqu'en vains projets le monde se remue ,
 Dieu le mène à sa fin.
 La foi qui vivifie a jailli de la nue
 Qui portait la mort dans son sein.

Des fiers enfants du Nord les hordes meurtrières
 Menaient du chaos le monde épouvanté.
 Mais Dieu les appelait aux sources salutaires ,
 Aux sources de la vérité.

L'erreur qui s'imposa par le fer et les flammes
 A fait place à l'équité ,
 Et cède aux feux divins qui triomphent des âmes ,
 Aux feux de la charité.

Du culte de la chair misérable prophète ,
 Tu disais : « Crois ou meurs. »
 Dieu par la liberté prépare ta défaite
 Et bannit tes erreurs ;

Tes erreurs que semaient l'incendie et les armes
 Sur le monde tremblant,

Le ciel de la vertu n'emploira que les charmes
Pour briser ton croissant.

LE CHOEUR.

Des fiers enfants du Nord les hordes meurtrières
Menaçaient du cahos le monde épouvanté ;
Mais Dieu les appelait aux sources salutaires ,
Aux sources de la vérité.
Tandis qu'en vains projets le monde se remue .
Dieu le mène à sa fin.
La foi qui vivifie a jailli de la nue
Qui portait la mort dans son sein.

SCÈNE II.

NABUCHODONOSOR , DANIEL.

NABUCHODONOSOR.

Toi qui souvent as lu mes secrètes pensées .
Qui vois et l'avenir et les choses passées .
Daniel ! je t'ai fait appeler près de moi :
Car un songe nouveau remplit mon cœur d'effroi.
Toi seul, ô grand Voyant, peux m'expliquer mes songes :
Mes prêtres là-dessus ne m'ont dit que mensonges.
Ils peuvent faire croire aux peuples curieux
Qu'ils sont les confidents des oracles des dieux.

Mais comment seraient-ils plus savants que moi-même ,
 Moi, leur maître absolu , leur pontife suprême
 Dont ils servent, tremblants, les ordres souverains ;
 Moi qui les fais parler aux gré de mes desseins ;
 Moi qui par eux du peuple entretiens l'ignorance.
 Mais ton âme des cieux possède la science ,
 Les cieux à ton esprit révèlent leurs secrets ;
 Tu vas donc m'expliquer les rêves que j'ai faits.
 Dans mon brillant palais, du chant de mes merveilles.
 Mes poètes charmaient mon cœur et mes oreilles ,
 Quand soudain, au milieu de ces joyeux accents.
 Un étrange sommeil s'empara de mes sens ;
 Je voyais un grand arbre au milieu de la terre ;
 A travers les éclairs, la foudre et le tonnerre .

Il portait jusqu'aux cieux

Son front majestueux.

De son énorme tronc projetés à la ronde ,
 Ses rameaux s'étendaient jusqu'aux confins du monde :
 Un peuple immense était sous son ombre abrité ,
 Ses feuilles rayonnaient d'éclat et de beauté.
 Ses fruits prodigieux , orgueil de la nature ,
 A tous les animaux donnaient leur nourriture ;
 Et les oiseaux chantaient perchés sur ses rameaux ;
 A son ombre dormaient d'avidés animaux.

Les loups du Nord y faisaient leurs repaires ,
 Les tigres affamés sortant de leurs tanières ,

Poursuivaient à l'envi les animaux tremblant
 Et se gorgeaient de carnage et de sang.
 Le vautour enserrait dans ses griffes sanglantes
 Des innocents oiseaux les fibres palpitantes ;
 Partout le sang coulait , partout des cris de mort ,
 Et le faible partout tombait sous le plus fort.
 L'aigle étreignait le daim dans ses serres cruelles ,
 Et le loup déchirait les cerfs et les gazelles ,
 Et l'arbre dominant ces scènes de terreur ,
 Disait : « Ne suis-je pas le suprême seigneur ?
 Tout se nourrit par moi , par moi seul tout respire ,
 Tout est soumis à mon empire ,
 Les déserts, les cités et les humides bords ;
 Des plages du Midi jusqu'aux glaces du Nord ,
 Des bornes du couchant aux rives de l'aurore
 Il faut que l'univers et me craigne et m'implore.
 Petits et grands, peuples et rois ,
 Tout est né sous le ciel pour vivre sous mes lois.
 J'étends mes bras noueux sur la terre et sur l'onde ,
 Je suis l'arbitre du monde.
 Un léger mouvement de mon front glorieux
 Ebranlerait les cieux,
 Ferait trembler la terre.
 Ne suis-je pas l'égal du maître du tonnerre ?
 Il dit , étend ses bras sur la terre et les mers ,
 Et croit dans ses réseaux enlacer l'univers.
 Vains efforts ! contre lui la terre frémissante
 Riait de ses complots ,

Et l'orage grondait et la mer mugissante
 Amoncelait ses flots.

Et les flots l'ont miné : déjà la base est nue.
 Une voix tout à coup dit, sortant de la nue :

Arrachez , arrachez
 L'arbre dans sa racine ;
 Tranchez , tranchez ,
 Qu'une immense ruine

Venge à la fois et la terre et le ciel ,
 Et prouve à l'univers que je suis l'Éternel.

Courbez , courbez , jusqu'au fond de l'abîme
 Son orgueilleuse cime.

Coupez et brûlez ses rameaux

Et de son ombre au loin chassez les animaux,
 Que l'oiseau n'aille plus sous ses sombres ombrages
 Remplir les airs de ses joyeux ramages ,
 Que les rayons du jour et la fraîcheur des nuits
 N'animent plus sa sève et dispersez ses fruits.
 Du ciel jusqu'aux enfers qu'il abaisse sa tête ,
 Que son cœur de mortel se change en cœur de bête.
 Que son abaissement prouve à tous les humains
 Que je suis l'Éternel , que je tiens dans mes mains
 Les continents , les mers , les empires , les trônes ,
 Que je donne et j'enlève à mon gré les couronnes ,
 Que du faible opprimé les soupirs et les pleurs
 Redoublent mon courroux contre les oppresseurs ,
 Et font tomber sur eux la foudre et les tempêtes. »
 Voilà quel est mon songe, ô prince des prophètes !

Mes prêtres, mes devins vainement consultés
 Sont restés interdits , muets, déconcertés.
 Toi qui les confondis cent fois par ta sagesse ,
 Tu peux seul mettre un terme au trouble qui m'opprime
 Car l'esprit des dieux saints est toujours avec toi !

DANIEL.

Non ! Non ! Fasse le ciel plutôt , ô puissant roi !
 Que ton songe s'applique à ceux qui te haïssent ,
 Et qu'eux et non pas toi soient frappés et périssent.

NABUCHODONOSOR.

Prophète ! explique-moi mon songe et ne crains rien.

DANIEL.

Puisque tu le veux donc , prince , écoute-moi bien !
 L'arbre que tu voyais , dont l'orgueilleuse cime
 S'élevait jusqu'aux cieux ,
 Et dont les pieds posés sur un immense abîme
 Touchaient l'empire ténébreux ,
 Dont les fruits , renaissants, orgueil de la nature ,
 A tous les animaux donnaient leur nourriture .
 Où les oiseaux chantaient perchés sur ses rameaux ;
 Qui voyait à ses pieds hurler les animaux :
 A ses pieds où les ours avaient fait leurs repaires ,
 Où les tigres avaient leurs sanglantes tanières ;

Cet arbre , grand roi ,

C'est toi !

Par le sang , la ruse et la guerre ,

Tu t'es agrandi sur la terre ,

Tu semblais porter jusqu'aux cieux

Ton front audacieux.

Ton pouvoir s'étendait jusqu'aux confins du monde.

Tu dis : « Je vais régner sur la terre et sur l'onde ,

Et je serai l'égal de l'Éternel. »

Mais une voix des saints qui descendait du ciel

A dit : « Arrachez , arrachez

L'arbre dans sa racine ;

Tranchez , tranchez ,

Et que jusqu'aux enfers il tombe en sa ruine.

Prince , voici le sens de la voix du Seigneur :

En un cœur d'animal Dieu va changer ton cœur ,

Et transformer ton corps en corps d'immonde bête ;

Dans le limon bourbeux tu rouleras ta tête ,

Tu paîtras mugissant les prés avec les bœufs ;

Tu seras arrosé par les ondes des cieux ,

Jusqu'à ce que ton cœur reconnaisse et confesse

Du dieu qui fait les rois la suprême sagesse.

NABUCHODONOSOR.

Tu veux m'épouvanter , prophète de malheur ?

DANIEL.

Tout ce que je t'ai dit est la voix du Seigneur.

NABUCHODONOSOR.

Eh ! quand sonnera donc cette heure des vengeances ?

DANIEL.

Si tu ne te repens , plus tôt que tu ne penses.

NABUCHODONOSOR.

Si tout me réussit , pourquoi me corriger ?
 Mes dieux contre le tien sauront me protéger.
 Mes dieux qui si souvent m'ont donné la victoire,
 Sauront bien me défendre et veiller à ma gloire.

DANIEL.

Aujourd'hui sur un trône et demain dans les fers.
 J'ai vu l'astre orgueilleux qui tombait aux enfers.

NABUCHODONOSOR.

L'orgueil des Juifs est près d'une immense ruine ,
 C'est moi qui trancherai l'arbre dans sa racine.

DANIEL.

Tel qui brave aujourd'hui les avis du Seigneur ,
 Sentira dès demain le poids de sa fureur.

NABUCHODONOSOR.

Cesse de me braver ou redoute la mienne ,
De mes dieux contre toi j'assouvirai la haine.

DANIEL.

Tes dieux sont impuissants , muets , aveugles , sourds ;
Le seul dieu que j'adore est maître de nos jours.

NABUCHODONOSOR.

S'il n'accomplit bientôt ta fausse prophétie ,
Tu verras si je suis l'arbitre de ta vie.

DANIEL.

Ma vie est en ses mains et tes jours sont comptés ,
Mets un terme , il est temps , à tes iniquités ;
Car déjà contre toi Dieu prépare sa foudre
Pour briser ta puissance et la réduire en poudre.

NABUCHODONOSOR.

Je vais sur ce sujet interroger mes dieux ,
Et suivre jusqu'au bout mes desseins glorieux.
Quant à toi , si tu veux éviter ma vengeance,
Sur ce que tu m'as dit garde un profond silence.

Mes sujets ignorants et nourris dans l'erreur
Pourraient bien croire vrai ton présage imposteur.

DANIEL.

Va ! Dieu se chargera de prouver sa parole ,
Son bras est déjà prêt à foudroyer l'idole.
La cognée est au pied de l'arbre menacé ,
Orgueilleux aujourd'hui , mais demain terrassé.

NABUCHODONOSOR.

Du sein de ma grandeur riant de ta menace ,
Je vais te préparer le prix de ton audace.

DANIEL.

Les cieux peuvent crouler , le monde passera ,
Mais , grand Dieu ! ta parole à jamais restera.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

NABUCHODONOSOR, DANIEL, ALCIMOR chargé de fer

NABUCHODONOSOR.

Eh bien ! montre-moi donc , audacieux prophète ,
Où sont ces châtiments qui menaçaient ma tête ;
N'as-tu pas dit hier : « Du faite du bonheur
Le roi sera demain plongé dans la douleur. »
Quels sont ces maux affreux, ces vengeances , ce foudre
Qui , si je t'en croyais, devait me mettre en poudre ?
Vois ma grande cité , mes palais glorieux
Dont les superbes tours s'élèvent jusqu'aux cieux.
N'est-ce pas là , dis-moi , ma grande Babylone .
Centre de ma puissance et splendeur de mon trône ?
De là j'enserrerai les peuples dans mes fers ,
De là mon bras fera trembler tout l'univers.
Mais toi qui m'expliquais si savamment mon songe .
Te voilà donc enfin convaincu de mensonge .
Tu prédis ma ruine et je suis triomphant ,
Eh bien ! tu vas subir ton juste châtiment :

Les prêtres de mes dieux que méprisait ta haine ,
 Pour venger leurs affronts vont jouir de ta peine.
 Gardes , appelez-les, qu'ils viennent en ces lieux
 Condamner à leur gré l'ennemi de nos dieux
 Et convaincre d'erreur ta prédiction vaine ;
 Tu prédisais ma mort , tu vas subir la tienne :
 Tu ne mourras pas seul ; l'infidèle Alcimor ,
 Partisan de ta foi va partager ton sort.

DANIEL.

Arrête , ton orgueil met le comble à tes crimes :
 Vois s'ouvrir devant toi les ténébreux abîmes.
 Peuples, voici venir le courroux du Seigneur :
 Entendez-vous gronder son foudre précurseur ?

(*On entend des éclats de tonnerre et le ciel s'obscurcit rapidement*).

NABUCHODONOSOR (*chancelant et saisi d'épouvante*).

Ciel ! que vois-je ? à mes pieds un gouffre affreux s'entrouvre
 Je frémis de terreur ;
 D'une sombre lueur
 La noire nuit me couvre.

O dieux que j'adorais, venez à mon secours
 Contre le dieu des Juifs, et protégez mes jours !

(*Il s'affaisse sur un siège en hurlant*).

DANIEL.

Tes dieux n'entendent pas , ton espérance est vaine ,
L'Éternel te l'a dit : tu vas subir ta peine.

Ministre de sa fureur,
L'ange de sa vengeance
Brandit sa lance
Sur ton cœur.

*Le tonnerre gronde encore. Les gardes consternés s'enfuient
Les Juifs enlèvent les fers d'Alcimor. Il s'écrie :*

ALCIMOR.

Du Dieu de Daniel reconnais la puissance ;
Ses foudres tôt ou tard frappent le crime heureux .
Son bras avec amour protège l'innocence ,
Élève les petits , abaisse l'orgueilleux ;
Quand il brise mes fers il te charge de chaînes ;
Tu crus par les tourments m'arracher à la foi ;
Le ciel m'a délivré, les hontes sont pour toi.
Tombe , tombe , tyran ! vois , déjà dans tes veines
Le sang d'un monstre affreux a commencé son cours.

La nuit sombre
De son ombre
Enveloppe tes jours.

NABUCHODONOSOR (*d'une voix qui s'altère graduellement , en s'entremêlant de cris féroces*).

Je me sens défaillir ! je me meurs ! je succombe !
 Quoi ! sitôt , moi , si grand , descendre dans la tombe ,
 Moi ! malgré ma grandeur ! O mort , éloigne-toi ,
 Oh ! laisse-moi régner , Dieu puissant ! laisse-moi !

DANIEL.

C'est trop tard ! contre toi l'orage gronde et monte ;
 Tu ramperas comme les vers ,
 Et ton abaissement , ton malheur et ta honte
 Vengeront l'univers.

NABUCHODONOSOR.

Eh bien ! peuples , rendez , rendez-moi ma couronne ,
 Et mon sceptre puissant et l'éclat de mon trône ,
 Et les chants de ma gloire et mon front radieux ,
 Et mes brillants palais avec ma Babylone
 Où je marchais le rival de mes dieux.

Il tombe et se retire à quatre pattes derrière la scène.

DANIEL , *le suivant.*

Courbe ! courbe ton front superbe ,
 Va brouter l'herbe

Avec les taureaux mugissants ;
 Vois-tu là-bas ton trône dans la fange.
 — Marche ! ta voix déjà se change
 En féroces mugissements.

NABUCHODONOSOR , *derrière la scène et d'une voix entrecoupée de hurlements.*

Quel changement hideux de mes membres s'empare !
 Ma main se change en griffe et mon esprit s'égare.
 Terrible dieu des Juifs ! rends-moi, rends-moi mon corps
 Ou plutôt mille fois la mort, la sombre mort.

DANIEL.

Vois aux pieds du Liban cette sombre tanière :
 Marche ! c'est ton palais, et tes États, les bois.
 Va ! les loups et les ours sortant de leur repaire
 Vont saluer leur frère.
 Ecoute , le Seigneur fait entendre sa voix.

Eclats de tonnerre , puis une voix d'en haut prononce ces mots :

Écoute, ô roi de Babylone,
 Je t'enlève ton trône;
 Et tes peuples riront des hontes de leur roi,
 Jusqu'à ce qu'abaissant ton orgueil devant moi .
 Tu saches qu'à moi seul appartient la puissance .
 Qu'on ne peut profaner mon culte ni mes lois

Sans s'attirer le feu de ma vengeance ;
 Que mes yeux sont ouverts sur les crimes des rois ,
 Et que mon bras élève et renverse les trônes ,
 Que j'ôte et je redonne à mon gré les couronnes.

SCÈNE II.

PRÊTRES et troupe de Babyloniens avec les femmes qui
 l'avaient chanté.

LE CHEF DES PRÊTRES.

Venez sur Daniel hâter votre victoire ,
 Prêtres , car ce jour doit éclairer votre gloire ,
 Ce jour verra tomber le prophète odieux ,
 Sacrilège ennemi du culte de nos dieux.
 Il redisait hier que sa croyance est pure ,
 Que notre auguste foi n'est que de l'imposture ,
 Et que nous trafiquons de la religion
 Pour servir du grand roi l'ardente ambition ;
 Que le ciel contre nous exauce sa prière ,
 Que notre règne touche à son heure dernière ,
 Que son dieu fatigué de notre impiété
 Va marcher contre nous avec la vérité.
 Il prédisait au roi des défaites sinistres ,
 Et disait que, du trône hypoerites ministres,
 Nous sommes un corps vil et perfide et menteur ,
 Ensemble conjurés pour propager l'erreur.

Peut-on vomir jamais de plus affreux blasphèmes
 Et contre nos vertus et contre nos dieux mêmes ?
 Contre cet ennemi , pleins d'un juste courroux ,
 Inventons des tourments , prêtres saints , vengeons-nous.
 Ce jour doit de nos dieux relever la puissance.
 Hâtons-nous ; car le roi nous commet sa vengeance.
 Mais d'où vient que lui-même est absent de ces lieux ?
 Lui qui nous a mandés pour ce moment heureux ,
 Disant : « Prêtres ! je veux que Daniel périsse :
 Accourez avec moi jouir de son supplice. »

SCÈNE III.

DANIEL. — LES MÊMES.

DANIEL , *reparaissant.*

Et, quand il le disait , son heure avait sonné
 Et, sur le crime heureux l'Éternel a tonné ;
 Venez , peuples , venez contempler la victoire
 De votre roi ; chantez sa puissance et sa gloire.

(*En le leur montrant derrière la scène.*)

— Voyez ramper là-bas ce vainqueur glorieux,
 Et de leurs soins pour lui remerciez vos dieux !
 Voyez comme il mugit, courbant son front superbe

Et broutant l'herbe !

De son trône de boue admirez la splendeur ,
 De l'égal de Dieu même adorez la grandeur ;

De ses mugissements écoutez l'harmonie ,
Après cela riez de notre prophétie.

LE CHEF DES PRÊTRES.

Peuples , n'en croyez pas ce prophète odieux ,
Ennemi de nos lois , ennemi de nos dieux.
Votre roi n'a voulu qu'éprouver votre zèle ,
Et voir jusqu'à quel point son royaume est fidèle.
Ainsi souvent jadis les dieux se transformaient ,
Et les peuples croyants ainsi les adoraient.
Peuples , imitez tous cette sainte croyance ,
Ce prodige d'un dieu révèle la puissance.
Venez donc adorer un dieu dans votre roi
Prosternés à ses pieds montrez-lui votre foi.

Ils se retirent consternés.

DANIEL.

Allez et vous jetant dans ses griffes sublimes ,
Peuples , à ce grand dieu livrez-vous pour victimes.
O ciel ! frappe, il est temps , ces prêtres imposteurs
Des peuples ignorants infâmes séducteurs.
Et vous qu'il torturait, rompez, rompez vos chaînes ,
Ce jour est la fin de vos peines ,
Le seigneur a brisé l'œuvre d'iniquité ;
Peuples de la terre , chantez :
Comment est-il tombé l'oppresser de la terre ?

Comment ont cessé les tributs ?
 La douce paix succède aux horreurs de la guerre
 Et le tyran n'est plus.

Les Juifs répètent la strophe en chœur.

ALCIMOR.

Le Seigneur a brisé le sceptre de l'impie ,
 La verge du dominateur ;
 La terre , disait-il , va trembler accroupie
 Sous mon sceptre triomphateur.

Mais le ciel irrité s'est armé de sa foudre
 Pour frapper l'orgueilleux ,
 Et la foudre a grondé : j'ai vu réduire en poudre
 Son trône ambitieux.

LE CHOEUR.

Tel le cèdre orgueilleux sur la haute colline
 Défiait les frimats ;
 La foudre éclate, il tombe et fait dans sa ruine
 Un immense fracas.

ALCIMOR.

Après avoir frappé d'une plaie incurable
 Ses esclaves tremblants ,
 Il croyait pressurer sous son joug exécrable
 Les trônes chancelants.

Il promenait au loin la mort et le ravage ;
 Monstre impie et cruel ,
 En osant l'invoquer pour lui prêter sa rage
 Il insultait le ciel.

LE CHOEUR.

La terre se repose et palpite de joie ,
 La mer calme ses flots ;
 Il crut les enserrer comme un vautour sa proie
 Dans ses sombres complots.

DANIEL.

Voyez dans les tombeaux tressaillir ses victimes
 Au bruit de sa mort .
 Et les cèdres disaient, en agitant leurs cimes :
 Depuis que tu dors ,

Nul ne vient plus de ses mains meurtrières
 Couper nos vastes trones ,
 Et du bruit sur le sol de nos fronts séculaires
 Effrayer les vallons.

L'enfer en frémissant accourt à sa rencontre
 Et lui suscite des géants ,
 De son sceptre hideux leur sombre roi lui montre
 Ses abîmes béants.

Les tyrans devant lui se lèvent de leurs trônes
 Pleins d'un muet effroi ,
 Et posent à ses pieds leurs sanglantes couronnes
 Pour adorer leur roi.

Et tous autour de lui volaient comme des ombres
 Et lui répétaient tous :
 Te voilà donc enfin dans les royaumes sombres
 Descendu comme nous !

Le ciel jusqu'aux enfers abaissa ta superbe .
 Ton cadavre est tombé.
 Comme un vil animal là-haut tu broutas l'herbe
 Sur ton ventre courbé.

Ton trône ici sera la pourriture ,
 Ta couronne , les vers ;
 Les vers , les vers seront ta couverture
 Au palais des enfers.

N'est-ce pas là , dis-nous , ta grande Babylone
 Qu'élevèrent les mains ?
 Redis-nous ta puissance et l'éclat de ton trône
 Assis à nos festins !

Comment es-tu tombé , toi qui semais la guerre
 Parmi les nations ;

Toi qui savais si bien fomenter sur la terre
Les noires factions ?

LE CHOEUR.

Comment es-tu tombé de l'éclatante voûte,
Radicux Lucifer,
Qui le matin sortais et parcourais ta route
Planant sur l'univers ?

UNE VOIX.

Tu disais en branlant ton sceptre et ta couronne :
« Je vais monter aux cieux ;
Sur les astres de Dieu j'élèverai mon trône ,
Mon trône radieux.

Je suis aux rois le cèdre qui domine
Le ruisseau du vallon ;
Je m'assiérai sur la haute colline
Et sur les flanes de l'Aquilon.

Je marcherai sur l'aile des nuages
De mon trône immortel ,
Je verrai sous mes pieds murmurer les orages .
Je marcherai l'égal de l'Éternel. »

LE CHOEUR.

Tu dis... et tu tombas dans les sombres abîmes
 Vite comme l'éclair ;
 Et les cris foudroyants d'innombrables victimes
 Sont ton hymne d'enfer.

Et ceux qui t'avaient vu cherchent en vain ton ombre
 Sur l'abîme inclinés...
 Rien ne se montre plus qu'un spectre horrible et sombre
 A leurs yeux étonnés.

UNE VOIX.

Est-ce donc là celui qui remuait la terre ,
 Effrayait les États ,
 Qui se disait l'égal du maître du tonnerre ,
 Le foudre des combats ?

UNE AUTRE VOIX.

Qui disait : « En désert je changerai le monde
 Du sein de ma grande cité »
 Et poussait aux combats sur la terre et sur l'onde
 Son peuple épouvanté ?

Celui qui refusait d'ouvrir à ses victimes
 Les portes de leur prison,

Et qui de l'Éternel , pour étayer ses crimes ,
Exploitait le saint nom.

Devant qui la pensée éclatante lumière
Était un monstre redouté ;
Car rien ne soulevait sa crainte et sa colère
Comme la vérité.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.